

Vieux secret

— Jimmy, tu me couvres cette affaire. Je compte sur toi pour ramener le secret. Bon sang de bonsoir !

Le journaliste, tout frais moulu de l'école, est à la fois enchanté de la confiance accordée par son rédacteur en chef et inquiet de le décevoir : sera-t-il capable de relever le défi ? Pour l'heure, pas de tergiversation, pas le temps de se creuser la tête, pas moyen de se carapater, aucune échappatoire possible, il fonce.

Saint-Haon respire le calme, les rues somnolent, les voitures bougent à peine, les chiens se taisent. La sérénité est le maître-mot des rares habitants qui montrent le bout de leur nez.

— Je vais quand même pas revenir en disant que le secret est pire que dans les banques suisses. J'aurais l'air de quoi ?

— Oh, vous savez, confie le patron du bistrot. En ville, vous vous posez des questions pour faire jaser, tandis qu'ici, c'est plutôt le contraire : on se pose pas de questions et on vit en paix. Si quelqu'un a quelque chose à dire, il en parle avec son voisin, c'est tout. Et s'ils gênent la circulation, eh bien, le chauffeur s'arrête et vient discuter quelque temps avec les bavardeurs. On va pas chercher plus loin !

Jimmy se dit que ce n'est pas en délirant sur des "baba cools" qu'il va pondre l'article du siècle. Il n'a pas le choix, obligé d'approfondir les investigations. L'hôtel de ville exhibe le drapeau tricolore qui danse au vent frais, Jimmy se dit que ce qui se passe à Saint-Haon, le premier élu doit être au courant :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde ? Si la première cause est dans l'air... respirez-le vous-même, vous verrez ou plutôt vous sentirez qu'il est pur !

Première indication, le scribouillard note dare-dare l'information ; certes, elle n'explique rien, mais au moins elle comble une partie du vide absolu.

— Vous avez donc un air pur, qui n'est pas la raison de ce qui vous arrive ?

— Ah, je pourrais vous en dire autant de l'eau, s'excuse l'édile avec un geste de vague incertitude. Mais ça ne vous avancera guère ! Ici, l'eau, c'est pas ce qui manque, elle dévale directement des collines alentour, pas de station d'épuration ni de traitement anti-ceci ou anti-cela.

Jimmy note : l'air, l'eau...

— C'est tout ? implore-t-il, d'une manière qui montre son état de manque. Y a rien de plus sûr pour expliquer euh...

Le reporter tourne tellement en rond qu'il ne sait plus comment formuler ses observations ou ses doutes. Le maire se creuse la tête ; il répond pour la énième fois aux mêmes interrogations et fournit les mêmes réponses qu'il juge désormais banales.

— Ah, si ! une autre piste...

Le crayon en l'air, Jimmy sent qu'il va toucher le pactole, le Graal ou le Nirvana ; en fait, il ne sait plus quoi, mais il sent qu'il va le toucher.

— Il faudrait voir du côté des jardins. Voyez-vous, beaucoup de nourritures dans les supermarchés, les cantines ou les restaurants arrivent après avoir été préparées avec des ingrédients cultivés à coup de pesticides, d'engrais et d'autres produits pas très naturels. Ces produits sont eux-mêmes transformés une, deux ou trois fois. Avant de finir dans les assiettes en plats soi-disant cuisinés...

Le journaliste a du mal à se laisser convaincre par la démonstration, il aurait plutôt l'impression d'être mené en bateau.

— Tandis qu’ici, à Saint-Haon, poursuit le maire, les gens cultivent eux-mêmes leur jardin. Juste de la terre, qui est très bonne, et de l’eau, qui, comme je vous l’ai dit, est très pure. Je ne trouve pas d’autre explication.

Jimmy ne se voit pas chanter les bienfaits d’un mode de vie qui va à l’encontre des annonceurs de son canard, le rédacteur en chef ne sera jamais d’accord. Il lui faut avancer autre chose, plus conforme à la ligne éditoriale.

— Pardon, monsieur le maire. Auriez-vous un témoin qui pourrait m’en dire davantage sur ce qui se passe au juste ? Parce que les statistiques sont formelles : un habitant sur dix de votre commune est concerné, quand même !

L’élu fait la moue et semblant de réfléchir. Il songe à la doyenne du village, mais il préférerait la ménager. Il se demande si elle accepterait d’être importunée pour si peu. Faute de mieux, il livre l’adresse de Marie, en formulant mille précautions :

— Si vous la dérangez... Elle fait peut-être la sieste... À son âge, faut pas trop lui en demander.

Jimmy est convaincu qu’il tient enfin le bon bout : un témoignage, une photo et une interview, son chef va être content. En deux enjambées excitées, il arrive à la maison de retraite, placée sur la colline ensoleillée, au-dessus de la vallée bienfaisante. On le conduit dans la chambre de Marie, souriante dans son haut fauteuil.

— Vous lui parlez assez près, mais sans crier.

— Heureusement, se dit le reporter que je suis dans la presse écrite, si je faisais de la radio ou de la télé, je serais bonbon.

Balançant entre l’oreille droite et sa voisine d’en face, il réussit à moduler sa sempiternelle question sans réponse. Marie hausse les épaules, elle ne voit pas l’intérêt d’une telle curiosité, puis elle songe que le jeunot en face d’elle a peut-être envie de l’imiter :

— Quand j’étais gamine, on avait tout à la ferme. Les animaux donnaient du lait, les volailles des œufs. Les légumes dans le jardin. On mangeait que des choses de chez nous...

En fin limier de l’interview, Jimmy laisse parler pendant qu’il note :

— Et après, j’ai eu une vie tranquille. Jamais de cigarette ou ces machins des jeunes d’aujourd’hui. Jamais d’alcool non plus. Un petit plaisir de temps en temps avec mon mari. Mais sans excès.

Et la doyenne de Saint-Haon se tait. Jimmy devra se débrouiller avec ces paroles, aussi maigrichonnes que la centenaire.

Au bureau du journal, le rédacteur en chef s’impatiente d’entendre les conclusions inédites de son jeune confrère :

— Alors, tu l’as déniché ce fameux secret ? Ils te l’ont balancé ?

— Pas vraiment. Le gérant du café prétend que c’est parce qu’ils sont pas stressés. Le maire dit que c’est à cause de l’air ou de l’eau, peut-être les jardins. La doyenne du bled, à cent-un ans, raconte qu’elle n’a jamais fait un seul écart de toute sa vie. Pour le reste, motus et bouche cousue.

— Ah les vaches, conclut le grand reporter déçu, ils veulent pas lâcher le morceau. On saura jamais pourquoi dans ce patelin, ils ont une telle longévité. Dix pour cent de la population, tu entends : dix pour cent dépassent le siècle et pas moyen de savoir comme ils s’y prennent !

Note de l’auteur

Dans ce village, on sait profiter de la vie et la faire durer, autant le citer. Les personnages sont fantaisistes, les propos proches du reportage qui m’a inspiré et la douceur de vivre colle à la vérité !